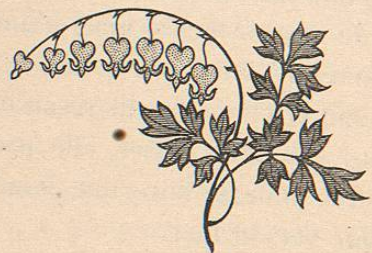


lisent d'obéissance. La nature entière nous offre le plus beau, le plus magnifique concert de fidélité. Comment oserions-nous faire entendre une note discordante? Comment ne serions-nous pas gagnés par une aussi splendide exhortation à la vertu et en même temps à l'amour de Dieu? En effet, servir Dieu, c'est l'aimer, lui-même l'affirme dans son Évangile ⁽¹⁾. Parmi les créatures, les fleurs ont une éloquence particulière pour provoquer nos cœurs à l'amour divin. Ne sont-elles pas autant de sourires de la bonté divine? Le bienheureux Paul de la Croix, entre autres saints, avait pris l'habitude de prêter attention à cette prédication des fleurs. Peu à peu, elles excitèrent dans son cœur de si violents désirs d'aimer Dieu plus ardemment, qu'elles le mettaient comme hors de lui. Il lui semblait les entendre lui reprocher de ne pas aimer assez; ce reproche était un supplice pour lui; on le vit quelquefois toucher ces fleurs de son bâton pour leur imposer silence, il leur demandait grâce!

(1) Qui habet mandata et servet ea : ille est qui diligit me. *Joan.*, xiv, 21.




LIVRE TROISIÈME

GRADATION DU BEAU

AVANT-PROPOS

Après la définition du beau et sa division en espèces irréductibles, il nous reste, pour en achever l'étude objective, à en considérer les divers étages. Nous exposerons d'abord ce qui concerne le beau absolu, puis nous passerons successivement aux principaux degrés du beau relatif.

Quelques lecteurs pourront s'étonner de voir, en ce livre, la place que nous avons faite aux vérités révélées. Mais pourquoi s'étonner? L'évidence de l'autorité divine ne vaut-elle pas l'autorité de l'évidence personnelle? Faut-il taire ce que l'on sait par égard pour l'ignorance des autres? Ce ne pourrait être qu'à leur détriment. Nous serions incomplet en passant sous silence les beautés supérieures qui couronnent la série esthétique.



CHAPITRE I

La beauté absolue est en Dieu.

Dans le *Banquet* de Platon, Diotime parle ainsi à Socrate : « Au-dessus de tous les degrés du beau, il est une beauté éternelle, incréée et impérissable..., beauté de laquelle participent toutes les autres, sans que de leur naissance ou de leur destruction résultent le moindre gain, la moindre perte... O mon cher ami, si quelque chose peut donner du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de cette beauté absolue. Quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et sa simplicité, non plus revêtu de chair et de couleurs humaines, et de tous ces vains agréments condamnés à périr! Heureux l'homme à qui il serait donné de voir face à face

la beauté divine ⁽¹⁾. » Ailleurs le même Platon nomme Dieu « l'océan de la beauté ⁽²⁾ ». Telle a été la doctrine de Plotin et de l'école d'Alexandrie, tel depuis lors l'enseignement habituel des dialecticiens qui se sont occupés de la question.

M. V. Cherbuliez s'en étonne : « Il s'est trouvé — écrit-il — des philosophes pour enseigner que Dieu est le beau souverain, comme il est le souverain bien. Un musicien de ma connaissance disait à ce propos : « Quand on a le malheur d'être un infini » sans détails, on n'est pas beau, mais je conviens » qu'on a le droit de s'en passer. » Les artistes savent qu'il n'y a pas de beauté sans forme, ni de forme sans caractère, et qu'on n'a de caractère qu'à la condition d'avoir des bornes et de n'être que ce que l'on peut être ⁽³⁾. »

Les artistes consultés par le disert écrivain doivent être de ceux qui en fait ne connaissent que le beau sensible. Apparemment d'ailleurs, ces artistes ont toujours existé, car déjà au troisième siècle Plotin lui-même leur faisait une réponse qu'on dirait à l'adresse de V. Cherbuliez : « La beauté participée a une forme, la beauté absolue n'en a pas. Quand nous parlons de beauté absolue, il faut éloigner notre pensée de toute forme déterminée, ne nous en mettre aucune sous les yeux, sinon nous nous expo-

(1) *Œuvres de Platon*, t. VI, p. 318, édit. de Cousin.

(2) *Alcinous*, c. 10.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1891, p. 737.

serions à descendre de la beauté absolue à une chose qui ne mérite le nom de belle qu'en vertu d'une faible et obscure participation ⁽¹⁾. »

S'il faut à des artistes le témoignage d'autres artistes, nous citerons celui de Michel-Ange. Sculpteur, peintre et architecte, nulle voix n'est plus autorisée en esthétique : « Déployant ses ailes pour s'élever vers les lieux d'où elle est descendue, l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui est aussi fragile que trompeuse, mais elle cherche dans son vol sublime à atteindre le beau universel. »

Voulez-vous entendre un autre artiste, de moindre note sans contredit, cependant peintre et écrivain de mérite, dont l'affirmation convaincue a d'autant plus de poids qu'elle tranche sur le ton habituel de ses écrits. « Aujourd'hui, — dit R. Töpffer, — après avoir pénétré plus avant dans la question, il m'arrive ce qui a dû arriver à plusieurs, c'est d'éprouver à la fois une conviction incomparablement plus forte au sujet de l'existence réelle du beau, et une conviction mieux raisonnée de n'en pouvoir saisir les éléments essentiels dans rien de particulier, dans rien de relatif; or ces deux convictions sont les prémisses même qui engendrent pour conclusion rigoureuse que le beau dans son essence absolue, c'est Dieu. »

« Un grand nombre d'auteurs parmi ceux qui sont le plus recommandables par leur savoir, par leur haute raison et par la profondeur de leur pensée, se sont rencontrés, bien qu'ayant suivi des

(1) Plotin, V. *Ennéade* 8, *apud* Ch. Bénard, p. 345.

chemins très divers, autour de cette même pensée qu'exprimaient Winckelmann, Mengs, Wakenvoder, Tieck, à savoir que la beauté suprême réside en Dieu, ou, pour parler dans sa rigueur le langage philosophique, que le beau, dans son essence absolue, c'est Dieu. C'est là un accord d'autant plus remarquable que les auteurs dont je parle sont arrivés à cette conclusion par le travail seul de leurs méditations philosophiques et indépendamment de toute considération religieuse ⁽¹⁾. »

Dieu étant l'infinie sagesse et l'infinie sainteté est nécessairement le suprême degré de la beauté, soit intelligible, soit morale. Mais une difficulté surgit quand il s'agit du beau plastique ou sensible, le seul universellement admis des artistes. Peut-il exister en Dieu? D'abord, nul doute qu'il n'y soit comme l'effet est dans sa cause. On ne donne que ce que l'on a. Si Dieu est l'auteur de toutes les beautés sensibles qui nous enchantent, s'il est l'inspirateur de tout génie artistique, c'est que dans les trésors de son essence infinie, il possède éminemment toutes ces beautés et toutes ces inspirations.

Mais cette essence divine, réplique-t-on, échappe à toute atteinte directe de l'intelligence, à plus forte raison à tout effort de l'imagination. Nous ne pouvons nous former une image de Dieu, donc sa beauté est pour nous comme si elle n'existait pas, et, de ce chef, ne saurait être l'objet de l'esthétique. Il est vrai que nous n'atteignons pas directement l'essence

(1) R. Töpffer, *Menus Propos d'un peintre genevois*, liv. VII, épigraphe et chap. x.

divine. Néanmoins nous pouvons connaître Dieu et nous le représenter dans une certaine mesure; et cela grâce à deux moyens, les créatures et les témoignages de la foi.

Livrée à elle-même dans cette recherche de Dieu à travers les créatures, la raison serait exposée soit à confondre le créateur avec ses œuvres, soit à attribuer formellement à Dieu ce qui ne convient qu'à la créature. La première déviation mènerait au panthéisme, la seconde à l'anthropomorphisme. La foi aide la raison à éviter ce double péril en s'élevant des perfections bornées des créatures aux perfections infinies du créateur, par l'élimination de tout ce que les premières contiennent d'imparfait.

Saint Augustin donne un magnifique exemple de ces élévations : « Qu'aimé-je donc en vous aimant, ô mon Dieu? Ce n'est pas la beauté selon l'étendue, ni la gloire selon le temps, ni l'éclat de cette lumière amie de nos yeux, ni les douces mélodies du chant, ni la suave odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni les autres délices des sens. Ce n'est pas là ce que j'aime en aimant mon Dieu. Et pourtant j'aime une lumière, une mélodie, une odeur, un aliment, un plaisir en aimant mon Dieu; cette lumière, cette mélodie, cette odeur, cet aliment, ce plaisir qui défient les limites de l'étendue et les mesures du temps, et le souffle des vents, et la dent de la faim, et le dégoût de la jouissance: voilà ce que j'aime en aimant mon Dieu. Et qu'est-ce enfin? J'ai interrogé la terre et elle m'a dit : « Ce n'est pas moi. » Et tout ce qu'elle renferme m'a fait le même aveu. J'ai interrogé la mer et les abîmes et les êtres

animés qui glissent sous les eaux. Ils ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu ; cherche au-dessus de nous. » J'ai interrogé l'air que je respire. L'air et ses habitants m'a dit de toutes parts : « Anaximène se trompe, je ne suis pas ton Dieu. » J'interroge le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, et ils me répondent : « Nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches. » Je dis enfin à tous les objets qui se pressent aux portes de mes sens : « Parlez-moi de mon Dieu puisque vous n'êtes pas lui ; dites-moi de lui quelque chose. » Et ils me crient d'une voix éclatante : « C'est lui qui nous a faits ⁽¹⁾ ! »

Par destinée comme par nature le monde physique nous raconte la gloire de son auteur. David l'a chanté dans ses psaumes et Dante en son poème :

« La gloire de Celui qui donne le mouvement et la vie pénètre l'univers et y resplendit à des degrés différents..... » « Toutes choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la beauté qui fait l'univers ressemblant à Dieu ⁽²⁾. »

En effet, Dieu n'est pas seulement l'auteur, il est le prototype de toute beauté. « Toutes les créatures sont belles par ce qu'elles nous reflètent de Dieu, mais laides en comparaison de Lui ⁽³⁾. »

(1) D. Aug., *Confess.*, lib. X, cap. vi, trad. L. Moreau.

(2) La gloria di Colui che tutto muove,
Per l'universo penetra, e resplende
In una parte più e meno altrove.
... Le cose tutte quante
Hanno ordine tra loro, e questo é forma
Che l'universo a Dio fa simigliante.

Dante Alighieri, *Paradiso*, cant. I, terz. 1 e 35.

(3) Cujus imitatione pulchra, cujus comparatione fœda sunt omnia.
— D. Aug., *De ordine*, lib. II, cap. XIX.

Toutes les créatures, dans la mesure même de leur beauté, sont autant de miroirs où nous pouvons contempler la beauté divine. Quand un peintre ou un sculpteur veut se représenter lui-même, il recourt à un miroir. Les artistes, qui cherchent à fixer dans le marbre ou sur la toile l'ineffable Majesté, recourent aux créatures où Dieu reflète sa beauté. L'apôtre saint Paul le déclare en sa lettre aux Romains : « Les merveilles invisibles de l'essence divine, grâce aux créatures, on en a l'intelligence, on les voit ⁽¹⁾, » « comme dans le jeu d'un miroir ⁽²⁾. »

La foi elle-même n'oublie pas que l'imagination est la collaboratrice nécessaire de notre intelligence ; dans les révélations qu'elle nous fait sur la nature divine, elle recourt à des analogies empruntées à la création. Elle nous montre Dieu avec des yeux toujours ouverts, des oreilles toujours attentives aux besoins et aux désirs de ses créatures, avec des mains pleines de bénédictions, des bras qui déploient leur puissance ; elle nous le décrit tantôt s'applaudissant de son œuvre et tantôt regrettant d'avoir créé l'homme. Mais en même temps, elle nous rappelle que ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre, car Dieu est un pur esprit en qui il n'y a pas ombre de passion ou de vicissitude. Ces manières de parler s'accoutument à notre nature mixte et mieux que toute autre font comprendre ce qu'elles veulent dire.

(1) Invisibilia ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. *Rom.*, I, 20.

(2) Per speculum in ænigmate. I *Cor.*, XIII, 12.

A l'aide de toutes ces données, fournies soit par la nature, soit par la révélation, de grands artistes ont su, dans les œuvres de leur pinceau ou de leur ciseau, nous faire apparaître la beauté divine, la beauté incréée du Dieu éternel.

Nommons en particulier le prince incontesté de tous les peintres dont le génie honore l'humanité. Raphaël Sanzio, dans sa fresque de *la Création*, nous a donné une splendide représentation de l'Auteur de toutes choses. Il nous le montre, sous la figure d'un personnage du plus grand style, franchissant les espaces, séparant les ombres d'avec la lumière et faisant surgir au firmament d'une main le soleil, de l'autre la lune. Tout en cette figure rayonne de vie, de force, de sagesse, de puissance, de sérénité et de bonté; tout s'y harmonise dans une incomparable beauté. Si, dans la structure athlétique du personnage, Raphaël paraît avoir voulu rivaliser avec Michel-Ange, il se retrouve tout entier avec son génie inimitable dans la noblesse et la grâce de sa composition.

Quelle que soit la magnificence de ce chef-d'œuvre, il reste infiniment en deçà de la réalité. En lui-même, Dieu est la beauté au même titre qu'il est la perfection. Il est la beauté absolue et sans mélange, comme il est l'être pur et absolu; il est l'idéal de toutes les beautés qui peuvent nous ravir, l'idéal du beau sensible comme l'idéal du beau intelligible et du beau moral.

Nous disons *l'idéal*, mais dans un sens bien différent de celui de certains philosophes contemporains, pour qui ce mot ne désigne ce qui n'existe que dans

l'idée. Tel est Ét. Vacherot. Il reconnaît en Dieu l'idéal de toutes choses, mais c'est pour le reléguer en dehors de la réalité. « Ce qui mérite nos adorations, — écrit-il, — c'est l'être infini, universel, parfait, immuable, supérieur au temps et à l'espace... Il ne prend la divinité qu'en perdant la réalité⁽¹⁾. » C'est sous une autre forme l'impiété d'E. Renan faisant de Dieu la catégorie de l'idéal.

Pour nous, quand nos pensées s'élèvent à la suprême beauté, elles ne se perdent pas dans le vide. Pour nous, l'idéal de toute beauté est la réalité par excellence⁽²⁾.

« Il n'y a de beau que Dieu, — a dit Joubert, — et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme; et après l'âme, c'est la pensée; et après la pensée, la parole. Donc plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau⁽³⁾. »

Rien ici-bas de divin comme le beau; si nous comprenons bien ce que c'est que la beauté en sa plénitude, nous verrons qu'il n'y a rien de plus divin, même en Dieu, où tout est divin.

(1) *La Métaphysique et la science*, t. II, p. 501 et 598.

(2) Il est la réalité par excellence, mais non toute réalité comme le veut une nouvelle école panthéiste : « Il n'y a pas d'autre réalité que Dieu; il n'y a pas d'autre vérité que Dieu; il n'y a pas d'autre beauté que Dieu. » Sar Péladon, *l'Art idéaliste et mystique*, p. 33.

(3) Joubert, *Pensées*, tit. II, n° 2.

